

Les petits bâtons de l'identification¹

« *I am what I am* », voilà ce qu'on peut lire dans le métro en ce moment sur de grandes affiches de publicité pour Reebok. Qui est censé prononcer cette parole ? Un jeune black, vedette de Hip-Hop, du nom de 50 cents, un champion de tennis blanc, un champion de basket noir, une jeune musicienne d'origine asiatique, tous connus, reconnus, adulés par les jeunes, comme on dit maintenant. Serait-ce une nouvelle version américaine ou plutôt mondialiste du *èhiè ashèr èhiè*, lancé à Moïse depuis le buisson ardent par le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et ce dans l'interprétation lacanienne : *Je suis ce que je suis* et non *Je suis qui je suis* ou *celui qui est* ? RBK remplacerait-il JHVH ? C'est, semble-t-il, ce qu'un jeune analysant laissait entendre en disant ceci : « Les fans de chaque catégorie de musique ont leur façon de s'habiller, si on écoute du rap, on porte des baggies, si on écoute du hard rock, on est en cuir noir, c'est comme une religion. » RBK, à moins bien sûr de rétablir comme pour Jahvé des voyelles ce qui ferait alors Rebecca, cela relèverait plus du Veau d'or que du souffle divin de Jahvé, mais comme il venait justement de dire qu'à l'adolescence il avait voulu se démarquer de sa famille en adoptant le look et la musique des tagueurs, cela laisse de l'espoir. Car si se démarquer veut bien dire, entre autres, tenter d'ôter, d'effacer une marque, cela implique que marque il y a eu et que cette marque est reconnue comme marque, on pourrait dire comme marque de fabrique. Une marque de fabrique, cela peut être un nom, un sigle, un sceau, une signature, cela sert à identifier quelque chose ou quelqu'un, ça sert aussi à se faire reconnaître. Est-ce pour autant une identité ? Est-ce que j'ai une identité ? J'ai bien un nom, un prénom, des papiers d'identité, mais *une* identité, ce n'est pas sûr du tout. Cette prétendue identité serait plutôt une mosaïque d'identifications, celles que je me suis faites au cours de mon histoire de sujet.

Freud a distingué trois identifications : 1) au père par incorporation 2) au trait unaire 3) identification au symptôme de l'autre. Je dois dire que j'ai eu beau lire et relire ce VII^{ème} chapitre de *Massenpsychologie*, j'ai toujours eu le plus grand mal à comprendre la différence entre la deuxième et la troisième forme d'identification et longtemps je me suis embrouillée dans la numérotation. En quoi l'identification à la toux du père est-elle structurellement si différente de l'identification au symptôme de l'autre, voire de l'incorporation du père, telle était ma question. Alors ce fut un soulagement de lire que Lacan indique, dans la

¹ Exposé fait dans le cadre de l'enseignement du cardo à Aix en Provence, le 30 avril 2005.

séance du 20 juin 1962 de son séminaire *L'identification*², que l'identification au trait unaire ramasse les trois formes d'identification, pour Freud aussi bien et ce par l'intermédiaire de l'identification des masses à un trait du leader. Et en effet le noyau, l'axe de ce séminaire est le trait unaire.

Alors qu'est donc ce trait unaire ? Lacan fait part de l'émotion qu'il a eue au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye en voyant dans une vitrine un os d'antilope marqué de traits, d'encoches, de petits bâtons gravés par quelque chasseur des temps primitifs et cette émotion rencontre sa préoccupation majeure : comment est-ce que ça fonctionne un être humain, un parlêtre³. Comme quoi il faut être attentif à ces rencontres-là : elles permettent parfois, chacun à sa mesure bien entendu, de jeter quelque lumière dans la grande obscurité. Ces petits bâtons, ce sont les petits bâtons que l'instituteur fait copier aux enfants, ce 1, cela peut être aussi « le trait unique du signe à jamais suffisant de la notation minimale ». « Vous avez 1 en français » dit l'instituteur en notant sur son carnet ce que Freud a appelé l'*einziger Zug*⁴. C'est encore 1+1+1, où le signe + est « la marque de la subsistance radicale de la différence⁵ ». Ce trait unaire, qui est *un* d'être le trait unique, indexe la différence comme telle, la différence radicale. Voilà ce que martèle Lacan dans ce séminaire remarquable où nous assistons à la naissance du sujet supposé savoir, du sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant et de ce qui sera le S1 à partir du séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* mais aussi l'objet petit *a*, dans sa littéralité et sa topologie.

Les premières séances sont consacrées à la fonction du signifiant dans la formation du sujet et posent qu'on ne peut *pas* aborder la question de l'identification *sans* passer par le signifiant. Lacan s'appuie sur la linguistique : « Trait, aussi de discrétion, je veux dire coupure : ceci que Saussure n'a pas articulé mieux ni autrement que de dire que ce qui les caractérise de chacun, c'est d'être ce que les autres ne sont pas⁶. » L'*einziger Zug* n'a aucun sens : qui peut dire en effet à quoi correspondent les traits sur la côte d'antilope ? C'est un trait absolument dépersonnalisé qui n'est que ce qu'a de commun tout signifiant : d'être avant tout constitué comme trait, d'avoir le trait comme support. Dire par exemple que Lacan est Lacan et que Laplanche est Laplanche ne suffit pas plus que d'évoquer leurs différences physiques, car la question se pose si Laplanche n'est pas la pensée de Lacan et si Lacan n'est pas l'être de Laplanche. La question n'est pas suffisamment résolue dans le réel. C'est le signifiant qui tranche, qui introduit la différence comme telle dans le réel et

² Les dates indiquées en note sans autre indication se réfèrent à ce séminaire.

³ 6 décembre 1961. La lecture de ce passage est à recommander : Lacan dit s'adresser à lui-même par son nom secret ou public, Jacques Lacan.

⁴ 29 novembre 1961.

⁵ 7 mars 1962

⁶ 22 novembre 1961.

justement dans la mesure où ce dont il s'agit n'est point de différences qualitatives⁷.

La question des relations du sujet au signifiant, Lacan l'a abordée également en suivant les traces de Robinson : les traces de l'effacement des traces signent la présence d'un sujet. Ce qui permet à Lacan de passer de *trace de pas* à *pas de trace* puis à *pas de sens*⁸, où nous retrouvons le *pas de sens* du trait unaire qui n'est en quelque sorte que l'amorce vide de la chaîne signifiante.

Remarquons au passage que cette affaire de traces et d'effacement suppose un Autre qui serait susceptible de les repérer, les voir, ces traces que je veux effacer, sinon pourquoi les effacer ? Et qu'à cet Autre, du même coup, je suppose une intention à mon égard, un savoir aussi me concernant, mais un savoir que je ne sais pas, pas plus que je sais ce que je suis pour cet Autre supposé. On saisit là pourquoi l'angoisse, ça nous vient de loin. Mais l'Autre n'est pas un sujet, c'est un *lieu* auquel on s'efforce, dit Lacan, de transférer les pouvoirs (variantes : le savoir) du sujet⁹. Où l'on saisit aussi que le grand malentendu de l'existence humaine, ça commence fort tôt.

Bien, « ceci dit, si la trace effacée, le sujet en entoure la place d'un cerne — quelque chose qui dès lors le concerne lui : le repère de l'endroit où il a trouvé la trace — eh bien vous avez là la naissance du signifiant¹⁰. » Par exemple, c'est la toux que Dora a choisie, elle aurait pu choisir un autre trait. Autrement dit à chacun ses signifiants, qu'il aura cernés, isolés, découpés dans les traces qu'il aura effacées, à chacun ses rapports à l'Autre. C'est ainsi que s'écrivent les lettres de son destin sur le parchemin vivant qu'il est. Voilà pourquoi le signifiant n'est pas un signe qui représente quelque chose pour quelqu'un, mais c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. Ce que le trait sur la côte d'antilope efface, c'est la chose qu'il représente, ce que l'encoche première efface, c'est la Chose, à *das Ding*, celle de l'*Esquisse* de Freud. Les diverses « effaçons¹¹ » de la Chose qui donnent naissance au signifiant sont la marque du sujet. « Le sceau, comme vous l'avez compris, je l'ai trouvé dans les textes, c'est bien cela : une trace si l'on peut dire. Il est vrai que la nature en abonde, mais ça ne peut devenir un signifiant que si, cette trace, avec une paire de ciseaux, vous en faites le tour et vous la découpez. Si vous extrayez la trace, après, cela peut devenir un sceau. [...] un sceau représente le sujet, l'envoyeur, pas forcément pour le destinataire. Une lettre peut toujours rester scellée, mais le sceau est là pour la lettre, il est un signifiant [variantes : 1) la lettre qui est un signifiant. 2) le sceau est là pour un signifiant. Eh bien, l'objet petit *a*, l'objet de la castration, participe de la nature ainsi exemplifiée de ce

⁷ 6 décembre 1961.

⁸ 24 janvier 1962.

⁹ 15 novembre 1961.

¹⁰ 24 janvier 1962.

¹¹ 6 décembre 1961.

signifiant¹². » Et voilà comment ce terme d' « Effaçons » est le lit qui attend l'objet petit *a*.

Mais revenons au commencement, qui est l'acte, nous dit Freud marchant dans les pas de Goethe. Qu'est-ce donc que le sujet cherche à faire disparaître en effaçant ses traces ? C'est son passage de sujet à lui, dit Lacan. La disparition est redoublée de la disparition visée qui est celle de l'acte lui-même de faire disparaître. Cela n'évoque-t-il pas la première identification freudienne ? Je te bouffe parce que je t'aime, mais du même coup je te détruis et tu disparais. Et te voilà père mort. Tu disparais mais je t'ai en moi, et de toi je vais vivre. Et si je peux te bouffer, toi aussi tu pourrais me bouffer, n'est-ce pas ? Ambivalence, ambivalence et c'est avec elle que dansent Eros et Thanatos. Donc il vaudrait mieux cet acte, que je l'efface. Mais en l'effaçant, je le transforme en lettre portant le sceau de l'éprouvé de cette fois-là, de cette unique fois-là. En l'*un-carnant*, c'est ainsi que Lacan traduit l'*Einverleibung* de Freud, je suis marqué(e) à jamais par ce trait de pure différence, de pur non sens. Quelle main tenait le pinceau qui a tracé cette première marque sur mon parchemin ? Qui peut dire exactement où commence le trait et où il finit ? Personne, parce que c'est impossible à dire. Et c'est justement pour cela, parce que c'est impossible à dire, que les humains ont fomenté ce qui porte le nom de Dieu. C'est de cela dont le refoulement originaire rend compte qui, à partir de ce trou sans fond mais néanmoins fermé, scellé, va attirer à lui les refoulements secondaires.

C'est à cela, à ce signifiant primordial auquel le sujet qui loge chez moi a à s'identifier, autrement dit à *se faire* porteur du trait unaire. Mais cette identification-là, c'est une identification pour ainsi dire à rien, à rien d'autre qu'à amorcer la chaîne signifiante qui fera la colonne vertébrale de l'être parlant que je serai par là devenu(e) et à donner une structure grammaticale aux pulsions qui m'agitent, à les nouer tant bien que mal¹³. Cette encoche est la première des traces d'humanité dont je me fais le porteur en me passant « au doigt la bague avec le poinçon de cette fois là¹⁴. » Me passer cette bague au doigt, c'est dire oui, c'est consentir à entrer dans le jeu du langage, du discours où je suis né(e), donc *pas sans* l'Autre, mais aussi de consentir d'être né(e) de cette mère-là et de ce père-là.

Et justement, nous savons bien que ce consentement ne va pas de soi, qu'il n'est le plus souvent que fort partiellement supporté, le mythe individuel du névrosé en étant la preuve, tout comme les tentatives évoquées au début de se

¹² 27 juin 1962.

¹³ Rappelons que *se faire* ...est l'expression du troisième temps de la pulsion.

¹⁴ 10 janvier 1962.

dé-marquer¹⁵. Nous savons bien qu'il faut parfois une très longue analyse pour rejoindre ce point et le subjectiver. C'est d'ailleurs l'enjeu de la passe, puisqu'il s'agit en définitive de castration.

Que se passe-t-il une fois que j'ai passé cette fameuse bague à mon doigt de sujet ? Eh bien, nous voilà embarqués, mon sujet et moi dans une drôle d'aventure, celle en particulier de l'inférieure répétition ! D'avoir dû prendre dans mes poumons cet air étranger et froid qui m'a fait crier à ma naissance, d'avoir en effaçant ma trace de sujet rayé la Chose de la première carte de mon je(u)¹⁶, je vais devoir me mettre à compter, et compter ça commence très tôt, mais pas sans une erreur dans mon compte, c'est comme -1 que comme sujet je vais me constituer. Tout le monde connaît l'histoire des trois frères, n'est-ce pas, mais la vie quotidienne fourmille d'exemples où on s'aperçoit qu'on s'est compté comme -1, sans parler de l'aversion de certains pour le calcul. En effet pour ces certains-là, 2 et 2, cela ne fait jamais quatre puisqu'il en manquera toujours 1. Sans parler non plus de notre pratique quotidienne où nous entendons cette plainte à répétition : je me suis toujours senti en trop ou je me suis toujours senti exclu. Lacan évoque l'expérience vécue dans des conditions extrêmes que Sir Shackleton raconte dans *L'Odyssée de « l'Endurance »* et en déduit : « Vous touchez là l'apparition à l'état nu du sujet qui n'est rien que cela, que la possibilité d'un signifiant de plus, d'un un en plus, grâce à quoi il constate lui-même qu'il y en a un qui manque¹⁷. »

Cette erreur dans le compte, ce premier pas, cette rayure de la Chose, c'est cela que Lacan appelle privation réelle. « Pour que ceci soit réel, à savoir que cette vérité symbolique, puisqu'elle suppose le comput, le comptage, soit fondée, s'introduise dans le monde, il faut et il suffit que quelque chose soit apparu dans le réel qui est le trait unaire. On comprendra que devant ce *un* qui est ce qui donne toute sa réalité à l'idéal — l'idéal c'est tout ce qu'il y a de réel dans le symbolique, et ça suffit — on comprend qu'aux origines de la pensée, comme on dit, au temps de Platon et chez Platon pour ne pas remonter plus loin, ceci ait entraîné l'adoration, la prosternation : le Un était le bien, le beau, le vrai, l'être suprême. [...] il n'en reste pas moins que ce *un* n'est rien d'autre qu'un stupide petit bâton¹⁸. »

¹⁵ 2 mai 1962. « Son propre désir à lui [l'enfant], il aura avant tout à le constituer en tant que réponse, en tant qu'acceptation ou refus de prendre la place que l'inconscient de l'Autre lui désigne. » Notons que l'Autre, ici, est incarné par la mère, qui donc a un inconscient !

¹⁶ 14 mars 1962.

¹⁷ 28 mars 1962 Voir Sir E. Shackleton, *L'Odyssée de « l'Endurance »*, Paris, Phébus, 1988, p. 218 : « Pendant cette marche longue et torturante de trente-six heures parmi les montagnes et les glaciers inconnus, il me semblait souvent que nous étions quatre et non pas trois. Je n'en parlais pas à mes compagnons ; mais plus tard Worsley me dit : - Patron, pendant la marche, j'ai eu la bizarre impression qu'une autre personne nous accompagnait. Crean confessa avoir eu la même idée. »

¹⁸ 14 mars 1962.

Donc ce stupide petit bâton m'a fait perdre la Chose, m'en a barré l'accès à tout jamais et m'a instauré dans un manque fondamental. En revanche il m'a procuré un Idéal vers quoi je vais désormais tendre dans toutes mes affaires de désir.

Mais cette perte a un reste, de la Chose il reste une lettre : *le petit a*. D'ailleurs Lacan l'écrira plus tard *l'achose*. Je pourrais m'imaginer qu'avec cette petite lettre chue de *l'achose*, que je pourrais m'en remettre un peu de cette privation première, y trouver quelque réconfort. Hélas, je ne suis pas au bout de mes peines, et pour bien des raisons. D'abord parce que cet objet que je désire avoir, il me faut le demander à l'Autre puisque je suppose qu'il le détient, puisque je le lui prête. Celle qui l'incarne, cet Autre, dans les fragiles débuts de ma vie, me le fait bien croire puisque malgré ses allées et venues, somme toute, ce sein, elle me le prête pour ma survie et à ma satisfaction. Je te le prête, tu me le prêtes, mais alors à qui est-t-il au juste ce sein-là ? Vacillation où s'ébauche la rivalité¹⁹.

Et puis chaque tour de ma demande ne fait que me faire repasser par le stupide petit bâton qui justement me l'a fait perdre, la Chose. Lacan se sert du tore pour rendre compte de ce qui se passe dans la demande. En quelque sorte, quand, dans la demande, je tente d'attraper l'objet, je n'attrape que du vide, celui qui est à l'intérieur du tore. « Cette dimension de perte essentielle à la métonymie, perte de la chose dans l'objet, c'est là le vrai sens de cette thématique de l'objet en tant que perdu et jamais retrouvé le même, qui est au fond du discours freudien, et sans cesse répétée²⁰. » Et dans cette demande, me revoilà S barré, sujet s'évanouissant²¹.

En plus, sous le sein, ce premier objet, se cache, se profile le phallus, car « ce qu'on demande à la mère, c'est ce qu'elle n'a pas, le phallus²². » Mais au fond, dit Lacan, on pourrait mettre à sa place n'importe quoi, une petite balle de ping-pong, c'est-à-dire rien, n'importe quel support du jeu d'alternance de sujet dans le *fort-da*²³. « Ce dont il s'agit, ce n'est pas simplement de la présence ou de l'absence du *petit a* mais de la conjonction des deux : de la coupure. C'est de la disjonction du (a) et du (-a) qu'il s'agit et c'est là que le sujet vient se loger comme tel, que l'identification a à se faire avec ce quelque chose qui est l'objet

¹⁹ Je n'ai parlé, dans le cadre de ce court exposé, que de la privation première. On voit que là pourrait être développée la question de la frustration dont Lacan parle dans ce séminaire. Quant à la castration, qui est le troisième terme, c'est sur elle que se boucle le parcours : de consentir à la privation première.

²⁰ 14 mars 1962.

²¹ 24 janvier 1962.

²² 27 juin 1962.

²³ 24 janvier 1962.

du désir²⁴. » Ainsi le sujet qui loge chez moi n'a pour logement qu'une coupure, et c'est à une petite balle, pour ainsi dire à un rien qu'il va s'identifier.

Alors allez dire cela par exemple à un officier de l'état civil dont vous voulez obtenir un papier officiel et qui vous demande de prouver que vous, là devant lui, vous êtes bien vous ! Allez donc lui dire que votre nom n'est que la couverture d'une disjonction, la couverture d'un vide ! Eh bien vous n'êtes pas prêt de l'obtenir votre papier. Et si par quelque anicroche dans l'histoire de vos antécédents, il y a une petite différence d'orthographe entre votre nom et celui d'un de vos parents, une petite lettre, un petit bâton en plus ou en moins, vous éprouverez la fragilité, le presque rien auquel vous êtes accroché comme sujet humain. Cela est une expérience très concrète. L'histoire d'hier et d'aujourd'hui, notre pratique de tous les jours aussi, nous montrent assez que les petits bâtons de l'identification, c'est réellement une question de vie ou de mort. D'avoir, un jour, mangé la lettre, ne garantit de rien, mais quand même, cet acte-là, il vaut mieux l'avoir fait.

« *Petit a*, c'est l'être en tant qu'il est essentiellement manquant au texte du monde²⁵. » Voilà pourquoi de ce vide, de ce creux, inscrit par un petit bâton d'identification, peut parfois surgir une voix, celle par exemple de Sarastro ou celle du chœur, dessinée par Mozart dans *La flûte enchantée*, et faire résonner le nom d'Isis et d'Osiris.

²⁴ 24 janvier 1962.

²⁵ 27 juin 1967.